

Études littéraires africaines

GANDONOU Albert, *Le Roman ouest-africain de langue française. Étude de langue et de style*, Paris, Karthala, 2002, 357 p. ISBN 2-884586-177-X



Xavier Garnier

Number 14, 2002

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/1041756ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/1041756ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Association pour l'Étude des Littératures africaines (APELA)

ISSN

0769-4563 (print)

2270-0374 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Garnier, X. (2002). Review of [GANDONOU Albert, *Le Roman ouest-africain de langue française. Étude de langue et de style*, Paris, Karthala, 2002, 357 p. ISBN 2-884586-177-X]. *Études littéraires africaines*, (14), 75–77.
<https://doi.org/10.7202/1041756ar>

chouc. Dès lors, la consigne est de ronfler". Le 30 juillet, il avait écrit : "Requérir la police congolaise, on le sait, c'est d'avance condamner la région où vaqueront ces messieurs au pillage et au dévergondage de ces messieurs, représentants noirs de sa majesté ! À l'apparition de ces "canailles" (kimpumbu) les villages se vident d'instinct [...] Propriétés, domiciles, personnes, tout est saccagé, détruit, déshonoré [...]".

Entres autres données sur la vie quotidienne intéressant l'histoire culturelle et littéraire, on relèvera la manière dont les missions organisent les "fastes" et les festivités, mais aussi les représentations théâtrales de sujet biblique, au sein des communautés. Son *Journal du Congo* - en réalité des notes journalières qui étaient aussi une manière de correspondance puisqu'elles étaient régulièrement envoyées à la famille - n'a été tenu que pendant les dix-huit premiers mois de sa présence en Afrique, jusqu'en mars 1907. Les originaux n'ayant pas été retrouvés, le texte a été établi d'après ce qui semble avoir été la "première" copie, réalisée par la sœur du P. Allard, Hélène. Sauf quelques passages que cette dernière semble n'avoir pu déchiffrer et qui figurent ici entre crochets, le texte semble fiable : on l'a reproduit tel quel, avec les graphies d'époque (pour certains toponymes) et la syntaxe parfois télégraphique de l'auteur. Ni la première ni la seconde ne gênent la lecture.

■ Pierre HALEN

■ GANDONOU ALBERT, *LE ROMAN OUEST-AFRICAÏN DE LANGUE FRANÇAISE. ÉTUDE DE LANGUE ET DE STYLE*, PARIS, KARTHALA, 2002, 357 P. ISBN 2-884586-177-X.

Albert Gandonou ne se présente pas comme un linguiste, mais comme un grammairien ; un de ses instruments de travail privilégiés est *Le Bon Usage* de Grevisse et il ne cache pas son goût pour "la belle langue". En tant que grammairien, habitué à identifier des faits de langues, Gandonou se déclare totalement insensible aux déclarations idéologiques sur l'africanité supposée d'œuvres écrites en français. Sans cesse, il nous ramène à cette évidence que la littérature ne s'écrit pas avec des idées, mais avec des mots. On aurait tort de voir dans cette prise de position de départ une simple naïveté, car Gandonou va nous faire une brillante démonstration de la capacité de relecture critique que lui donne sa position de grammairien, assumée avec la plus grande cohérence.

La première partie, consacrée au "marquage géolinguistique", s'attache à un repérage des éléments lexicaux constitutifs du roman africain. C'est, du point de vue d'Albert Gandonou, de l'intérieur du roman français que se démarque le roman africain, quelles que soient l'identité ou la couleur de peau de l'auteur, au moyen d'instruments de marquage particuliers que sont les mots étrangers (xénismes) se référant à l'Afrique, les mots exotiques dont la langue française est dépositaire, et le recours à des

images, des proverbes et des calques syntaxiques africains. Cette partie s'appuie entre autres sur un examen de *Doguiçimi* d'Hazoumé et *Un piège sans fin* de Bhély-Quénum, œuvres dont l'auteur, béninois, connaît bien le substrat linguistique africain, pour montrer la diversité des utilisations du matériau lexical africain. La palme du romancier le moins "démarré" revient à Aké Loba qui, avec *Kocoumbo, l'étudiant noir*, parvient à éviter quasi systématiquement toute africanisation de son texte. À l'inverse, l'académicien Maurice Genevoix n'hésite pas à saturer son roman *Fatou Cissé* de mots fortement connotés, dans la grande tradition du roman colonial, dont la stratégie est de provoquer "la reconnaissance euphorique par le lecteur d'un certain lexique".

Un premier examen des *Soleils des indépendances* (roman auquel sera consacrée toute la troisième partie de l'ouvrage) nous fait prendre conscience de façon convaincante que l'effet de rupture indéniable de ce texte ne tient pas à sa stratégie lexicale, ni même syntaxique, dont tous les ressorts ont déjà été mis en œuvre dans des romans "africains" antérieurs : la langue de *Doguiçimi* (1938) était déjà truffée d'expressions décalquées du *fongbé* (Sud-Bénin).

La thèse principale de la deuxième partie est que le roman ouest-africain de langue française a pour modèle le roman réaliste français du XIX^e siècle, via le roman colonial, et est donc caractérisé par une "écriture classique monolithique". Gandonou se livre à un repérage systématique de tous les traits de cette écriture classique. À noter un amusant décompte des subjonctifs imparfaits et une très stimulante analyse sur l'emploi de l'insertion incidente. Ce monolithisme classique est battu en brèche par un roman comme *Le Docker noir*, dont Gandonou montre de façon convaincante l'importance historique : ce roman de Sembène met en œuvre "une écriture à deux vitesses" qui correspond à une structure diglossique, non pas entre le français et le wolof comme on aurait pu s'y attendre, mais entre le français soutenu et l'argot du monde du travail. Cette première rupture produite par Sembène en prépare une autre, celle de Kourouma dont l'analyse va faire l'objet de la troisième partie.

L'effet de rupture produit par *Les Soleils des indépendances* serait une répercussion, dans le contexte du roman africain de langue française, de la rupture qu'a été le *Voyage au bout de la nuit* dans le roman français. L'événement est la prise de contrôle de la narration par une langue qui se veut populaire. Le choc est puissant dans le contexte africain en raison de l'importance toute particulière accordée à la figure de l'intellectuel, lettré, expert dans le maniement de la langue française. Un examen minutieux de l'écriture de Kourouma montre que tous les procédés employés font partie des ressources de la langue française et qu'il ne faut pas être dupe du mythe de la "malinkisation" de la langue. Tout comme pour Céline, il faut quitter l'étude de la langue et se préoccuper de questions stylistiques pour comprendre ce qui se passe dans *Les Soleils des indépendances* : c'est "un style à effet de voix populaire" que Kourouma a inventé, c'est un

peuple malinké "illettré comme la queue d'un âne" qui prête sa voix à l'ensemble du roman.

Cet ouvrage d'Albert Gandonou est important pour ceux qui s'intéressent aux littératures dites francophones. Ce "spécialiste" de la langue française, rompu à l'identification des faits de langue, est un formidable clarificateur d'idées. Si l'on suit Gandonou dans sa logique, une formule aussi courante dans les milieux "francophonistes" que *roman africain d'expression française* (qui est d'ailleurs fort proche du titre de son ouvrage) devrait rester pour lui complètement incompréhensible, car profondément dépourvue de cohérence. La moins mauvaise formule serait sans doute *roman français d'expression africaine*, mais qu'en serait-il alors de l'autonomie des études francophones ! Rien d'étonnant à ce que Gandonou conclue son ouvrage sur l'importance grandissante de la littérature en langues africaines que les œillères de la critique africaniste strictement "francophoniste" nous empêchent d'apercevoir.

■ Xavier GARNIER

■ GEVERS MARIE, *DES MILLE COLLINES AUX NEUF VOLCANS (RUANDA)*.

PRÉFACE DE VALENTIN-YVES MUDIMBE. BRUXELLES, AML ÉDITIONS (ARCHIVES ET MUSÉE DE LA LITTÉRATURE), COLL. DOCUMENTS POUR L'HISTOIRE DES FRANCOPHONIES, N°5 / SÉRIE AFRIQUE CENTRALE, 2002, 183 P., ILL.

ISBN 2-87168-025-6

■ GEVERS MARIE, *PLAISIR DES PARALLÈLES. ESSAI SUR UN VOYAGE*.

BRUXELLES, ÉD. LE CRI, COLL. ESSAI, 2002, 194 P. - ISBN 2-87106-304-4

Signalons ces deux rééditions, à la périphérie du domaine des littératures africaines. Marie Gevers (1883-1975) est un écrivain qui a toujours compté en Belgique un public assez large. Souvent perçue comme régionaliste, cette Flamande de langue française était en tout cas très attachée aux cultures traditionnelles, elle l'était davantage encore à la nature et aux météores. La simplicité de son écriture apparaît avec tous ses effets de profondeur dans son meilleur roman : *Madame Orpha* (1934, disponible aujourd'hui chez Labor).

Si les romans de Marie Gevers ont été réédités à plusieurs reprises depuis le début du mouvement de relance patrimoniale qui a caractérisé les lettres francophones en Belgique dans les années 1980, ce n'était pas le cas des deux livres qui sont aujourd'hui republiés ; ils concernent sa rencontre avec l'Afrique, une rencontre très imprévue pour elle qui, jusque-là, avait tiré quasiment toute son œuvre d'une attention passionnée pour la Flandre scaldienne et la Campine, voire pour son seul jardin. C'est que le hasard a envoyé sa fille et son mari au Rwanda, après la guerre. D'où, plusieurs voyages en Afrique centrale, et ces deux livres : *Des mille collines au neuf volcans*, paru initialement (1953) chez Stock dans la collection qui s'appelait alors "L'Homme sur la Terre", qui concerne